

en français dans le text



RECUEIL

Un livre ne peut pas être une machine

Il ne peut pas être en panne ou requérir une alimentation, encore moins tomber en désuétude et être remplacé par un nouveau modèle. Tout ce que le texte électrifié démontre, c'est la complète inanité du progrès technique en matière de sagesse — et bien sûr l'incapacité définitive qui surgit, sinon à le dire, du moins à l'entendre, ce que l'exclamation perpétuelle en faveur des bienfaits de la modernité (comme celle qui déplore ses conséquences désastreuses) ne fait qu'envenimer sans cesse. Ces progrès se soldent essentiellement par de l'obligatoire et des moyens de coercition discrets (susceptibilité oblige) qui sont exigés par les esclaves désirant toujours de nouveaux liens plus sophistiqués et plus clinquants. Ainsi se parent-ils de leur servitude avec fierté. Les camps se marquent entre ceux qui absorbent et assimilent bien et ceux à qui on inculque et qui digèrent mal. La vraie mutation essentielle du livre est *le livre à deux pages*.

Faut-il, selon nos vues, condamner les textes électroniques? Ce serait aussi ridicule que de ne pas faire usage des commodités du temps, ou de nous accuser, eu égard à nos convictions, d'utiliser trains, voitures, avions pour nos déplacements, alors que ces moyens de transport, qui anéantissent l'espace, devenus inévitables, nous dégoûtent.

Nous n'affirmons qu'une chose, c'est que le livre électronique n'est pas une invention d'une part (il n'est qu'une façon d'abord pratique), et qu'il est en vérité le symptôme précis de la disparition du livre, événement que nous sommes loin de déplorer, si ce n'est sous sa forme occultée, qui retire tout bénéfice à cet évanouissement si utile à l'émergence de la pensée.

Que la disparition du livre soit

travestie en son triomphe est une réalité qui rend tout plus difficile. Car c'est bien son triomphe qui a lieu, au moment de son agonie. La pléthore du livre mourant est dangereuse au sens où il ne peut plus s'apercevoir en tant que tel, mais sous l'aspect d'une transition « naturelle » d'un support vers un autre, mensonge intégral, peut-être nécessaire, mais trop général.

Le film et la musique ont pourtant largement représenté, lors de leurs cultes de « nouveau support en nouveau support », l'effondrement dans le néant de ces arts. Que le texte connaisse cette prétendue « mutation » (ruine dernière en fait) en dit long sur la technique, la technologie et leur histoire.

Sans doute est-il d'une très grande importance que le tex-

te électronique nous permette d'accéder à tant de « données » le plus commodément possible. Il n'empêche que c'est le livre en papier qui retient la vraie substance du livre, qui n'est pas simplement « le texte », mais le texte sous une certaine forme d'encombrement, d'occupation spatiale. C'est l'espace que l'on perd, aussi, avec le bloc-livre. Que sera notre espace? Comment s'arranger de notre corps, abandonné à lui-même?

Sans doute aussi, la pensée qui est notre état de maintenant (comme de toujours, mais qui se révèle en tant que tel aujourd'hui) s'arrange bien des pixels et des contacts électriques, électroniques. Notre monde n'est plus seulement d'arbres et de fontaines, de joie et de ténèbres, de licomes et

de cités, mais tout simplement de signes, ces signes qui les représentent, font plus que les représenter puisqu'ils les « sont ». Le bond hors de l'être est un bond hors du signe qu'il n'est, pour le moment, que le temps de préparer.

Que le trèpe vive dans les bru-

mes égareuses, les pavots du monde normal des progrès de la technologie importe finalement peu, à condition que l'on soit en mesure de s'en extirper ici et là et de bien évaluer les enjeux véritables d'une éclipse définitive, nécessaire et plus que souhaitable, du livre, qu'il faut se rendre désirable.



Qu'est-ce qu'un livre?

À en croire la BnF, un livre est un « assemblage de plusieurs feuillets reliés... »

C'est-à-dire que n'importe quel magazine, catalogue de vente par correspondance, annuaire ou facturier vierge est un livre. Ce qui n'est pas faux. Il faudrait faire des dépôts de tels objets réemployés pour en fournir la preuve sarcastique *a contrario*. Ce serait courir grand risque de n'être compris par personne, le danger majeur de nos temps présents, que nous bravons en ne nous comprenant même pas nous-mêmes.

Mais ce n'est pas cela. Un livre s'apparente davantage à une parole, à un geste, à un acte. Le *Livre à deux pages*, en évinçant pour « l'essentiel » le contexte de la matérialité du livre et sa tyrannie productrice, repro-

ductrice, distributrice, le dit bien clairement, et ce dire est un livre bien plus que ce que la description de la BnF décrit.

Les deux pages du livre en disent plus long sur la façon dont la parole du livre s'asphyxie, le geste du livre se paralyse, que tout ce que des paquets de pages pourraient dire. La technique de reproduction mécanique de la parole a pris le pas sur son énonciation, et les livres ne parlent plus que de statistiques, de prix du papier, d'économie du livre : la vue sur des livres dénués du livre n'a pas à être illustrée d'exemples. Elle est flagrante à l'oeil nu. Le livre du magasinier, vidé du livre malgré ses toutes foisonnantes pages, et *le livre à deux pages* qui s'articule encore autour de sa charnière se défient l'un l'autre en un suprême instant.

On comprend que renoncer au livre n'est pas une opération qui se décrète de fraîche date. Socrate et sa condamnation de la parole en boîte n'ont jamais cessé de résonner dans cette conservation elle-même, et trop de malédictions lugubres y ont fait écho.

Rien n'est à incriminer des actes qui entourent le livre et le mènent à sa conclusion signée depuis l'antiquité.

Les derniers livres à deux pages épousent le sinistre destin du livre. Mais au moins, ils le disent, ils parlent encore avant l'avènement de la pensée sans vase, la pensée qui ne s'enclot pas, la pensée qui vit et pour laquelle le livre aura été une aventure salutaire, une sacrée leçon.

C'est sur un ton solennel que

nous le déclarons : ici même, à la seconde de notre actualité chimérique si vague et pourtant horlogère, l'écrit pousse son dernier gémissement dans nos maigres lignes. Ce n'est pas notre paranoïa qui parle, cette prétendue affection mentale que des livres ont névrotiquement poursuivie, mais le destin de tant de penseurs qui vient, vague à vague, mourir vivant sur notre plage dernière.

S'obstiner à ne pas le considérer sera bientôt impossible. On ne peut d'ailleurs pas insulter la mémoire des hommes avec autant d'aplomb. Il faut que la parole parle. C'est la langue qui nous fouaille et nous contraint au parler; le mutisme chez l'homme, c'est la mort. Le dire chez l'homme est vie.

Ces derniers livres, si peu paginés, pas paginés du tout d'ailleurs, puisque les couvertures ne le sont pas, sont les dernières pages du livre qui

s'effeuillent au vent des temps, comme une éphéméride qui vient à la souche, et qui ne sera pas remplacée. Les temps se heurtent au temps. C'est un choc, une secousse, un sautisme à la brutalité silencieuse et immobile. Personne ne sait, ne voit ni ne bronche et des galaxies basculent à pas feutrés. L'avenir est là, venu sur ses pattes de colombe. Quel est-il? Le savons-nous?

Nos yeux s'ouvrent de notre méditation. Sans conteste la ligne est franchie et nous écrivons toujours. Est-ce un regret, un roman d'amour, une chronique que nos caractères poursuivent dans la nuit des cadavres qui poussent encore? À quelles fins utiles cette lumière fossile qui luit pour un bref éclair?

Cet éclair à l'échelle géologique est un millénaire. À nous de saisir le livre et d'en sauver tout le poids qui a été si soi-

RENÉ DE CESSANDRE

TROP DÉCONCERTANT
POUR LE LECTEUR

LES PRESSES DE LASSITUDE

Le père Josef Sifflehr abandonne sa chaire protestante alémanique pour refaire sa vie à Paris. Après des études d'infirmier il est engagé à la clinique du Sport où il devient familier de l'équipe soignante sous le surnom de « Jo ». René de Cessandre se fait opérer du ménisque dans cette clinique. Au moment de l'anesthésie, alors que René est dans la file d'attente du bloc sous la couverture de survie dorée, Josef, pour lui piquer au bras la perf, pose un genou en terre lourdement.

Le choc du genou germanique résonne dans le brancard aux montants métalliques jusqu'à l'imaginaire de De Cessandre, qui se fait envaper par une songerie de chevalerie au fur et à mesure que l'anesthésique se diffuse. Le devenir occidental est un véhicule où de très belles femmes fort apprêtées bien qu'un peu ordinaires tiennent compagnie à un chauffeur qui a oublié comment ou pourquoi conduire... De Cessandre emporte son lecteur dans une incantation irrésistible, une fascination au delà du quotidien, du réel, des mots. C'est trop. C'est à dire jamais assez! Mais qui est Jo, et que fait-il en vérité dans ce bloc opératoire? Que deviennent les patients dans leurs cocons dorés, une fois l'« opération » achevée?

La collection le livre à deux pages, dirigée par Vautréamont, a la vocation de publier autant des oeuvres originales que de rééditer tout le catalogue de la littérature générale condensé en des livres à deux pages, d'un abord simplifié, moins onéreux et moins encombrants.

0,66 € TTC FRANCE 2016 - VI



9 782372 211130

LASSITUDE.FR

COLLECTION
LE LIVRE À DEUX PAGES

rené de Cessandre

trop déconcertant pour le lecteur

les presses de lassitude

gneusement, si méticuleusement préservé et compilé par tant de mains savantes ou stupides, mais ferventes. Il faut leur rendre ce que l'on doit à leurs efforts. Le livre ne doit plus porter autre nom que recueil.

C'est là d'ailleurs que nos livres à deux pages, nos pamphlets viennent se déposer à la BnF, au Recueil. C'est ce lieu que cette ligne que j'écris à l'instant va rejoindre.

L'ivre à 2 pages

Il n'est plus temps de développer toutes les idées conduisant à la rédaction des livres, des fictions, à la réalisation de films. Il y en a trop, et le développement proprement dit de ces canevas et synopsis est devenu assez convenu pour que le premier logiciel venu en produise automatiquement. Au-delà, c'est de chaque lecteur qui « engendre » la lecture. De là le succès grandissant des jeux, simples propositions d'éléments (décor, époque, personnage, etc.) ces derniers temps. Néanmoins ces univers de carte à jouer, de damier et de petits

Tout commentaire, travail strictement « scientifique » sur un texte, a perdu définitivement toute crédibilité, tout intérêt, jusqu'à tout caractère d'instruction. Ces travaux se sont accumulés d'abord avec utilité, puis sans raison, et enfin de manière hautement néfaste. Nos universitaires sont superfétatoires, ou le sont devenus, alors même que leur travail de fourmi, nécessaire en son temps à l'édification de la raison commune, est devenu celui d'un termite ruinant sa propre demeure, et avec la vitesse acquise des microprocesseurs. Tout travail sur une création doit être une création elle-même, et cela, pas au regard des lois qui rémunèrent des droits d'auteur bien vicieusement, mais en tant que tel, c'est à dire prenant tous les caractères de liberté propre à une création, qui se doit d'être refonte, horizon tout autre, aucune obsession d'« objectivité » (la toute première bourde du commentateur zélé, épris de rigueur scientifique et bien intentionnée) mais la plus grande liberté possible dans la perspective de rejoindre effectivement le sens de l'original par l'imaginaire et non par l'étude. Cela seul s'apparente à de la rigueur véritable.

Nous le répétons : cette simple et évidente constatation, parfaitement logique, révoque travaux universitaires et journalisme « objectifs ». L'art longtemps source d'une puissante énergie débordante, dangereuse pour les rives d'une civilisation menacée par sa sauvagerie sans limite, a dû être pendant de longs siècles canalisé, domestiqué, rendu à des dimensions exploitables et policées. Nié, déclaré coupable, refoulé. Mais ce dressage, cette domestication, cette compression ont dépassé les bornes du nécessaire et, à l'aide de la technique, l'homme à bétonné le jaillissement primitif, pensant assurer par là sa sécurité. C'est la vie même qui se trouve murée. Sans doute les « stocks » esthétiques permettent la perdurance d'une sorte de fantôme d'existence déclinant, mais cette rémanence ne peut être que de courte durée. La création réclame ses droits sur le surgissement vital selon des normes qui ne sont pas à établir, dont le sens commun le plus immédiat ne peut que reconnaître intuitivement l'évidente nécessité.

Répétons-le une fois de plus, car ce genre de propos se re-

tombe en poussière ou, plus lamentablement, « en panne ». M'entendra-t-on? Ma voix n'est pas ma voix, mais celle d'une cavalcade d'esprits ingénieux, subtils, humains et aimants, qui mugit du fond des temps. Comment ne pas entendre cet appel? Si l'homme est sourd à ce degré, alors plus rien ne peut-être tenté. La voix du texte, si elle est large comme les montagnes, est tenue comme une brise impalpable qui caresse et se laisse ignorer. C'est sur ce petit éventail à deux pages, feuille unique à deux pans, que nous comptons. Notre sourire doit faire le reste. Ce frère éloquent de papier, cette bouteille

sans public, sans pareil

Même blagues éculées, même langage d'une promotion râpée jusqu'à la trame, le livre à deux pages, après avoir eu l'ambition de tout abattre et de tout relancer, s'essouffle et s'occulte de lui-même la place de la lanterne rouge d'une littérature s'éclipsant dans les poncifs de la propagande la plus désuète. L'orgueil de mpc s'illustre ici

L'heure du sage (la fourmi et le termite)

Il faut désormais recevoir les oeuvres des créateurs telles qu'elles s'expriment et dans ce qu'elles disent, et se contenter de les écouter et de les prendre en considération, sans se jeter dans un réflexe désespéré, contraint, d'avoir à en concevoir sur la seconde une opinion, un avis, des « parce que » et des explications abruptes, péremptaires et expéditives, « positives », comme il a fallu en fournir pendant des siècles pour maintenir à toutes forces des époques menacées de déstabilisation par la puissance de l'émotion, de la sensibilité — du divin, du sacré. Aujourd'hui le sacré est claqué dans une cellule qui s'apparente à un pénible

égout, relégué, conspué, traité comme une sorte de folie, d'absurdité, de délire rendu obsolète par le solide calcul des sciences.

Maintenant, face à l'art par exemple, il faut simplement regarder! Écouter, entendre, sentir, et c'est tout, s'en laisser pénétrer et se laisser porter à l'action que l'art nous infuse, par son énergie et sa clarté. C'est tout. C'est une sorte de « laisser-faire » comme dit Florence Pia dans son cours de barre au sol; un laisser-faire qui est bien plus difficile que le faire.

En fait, c'est le faire lui-même qui change de sens, de direction, de signification. Il va sembler s'agir d'un défaire sans doute, mais si c'est le cas, ce sera en un sens éminemment positif. Quoi de plus « naturel »?

La remoralisation, le retour à une justesse — ou son premier accès à elle — va s'apparenter, s'apparente déjà à une forme de terrible confusion, alors que c'est du contraire qu'il s'agit. Il est aisé de comprendre que ce qui ressemble à de la confu-

5

à la mer se lance sur l'éternité qui, pas même d'un remous, peut l'engloutir. La scène se clôt sur cette image qui s'éloigne à l'horizon en vacillant, une angoisse de mort étreint le coeur du spectateur. Demain, au réveil d'un jour tout autre, c'est l'entraîn d'un printemps qui peut-être y répandra. Le dernier mot, superstitieux, ne sait pas s'écrire. Il faudra laisser le texte sur une suspension, une élosion fortuite comme une erreur d'impression. Comme la fin du cas *Murdock**.

*Collectif, *Le cas Murdock*, Les Presses de Lassitude.

reil, déclare mpc. Ma prose est invention à chaque seconde, et à chaque seconde décrépitude infinie. Le langage est vieux à faire peur et jeune à faire envie dans mes lignes de fond. Si le livre à deux pages s'étirole, c'est par l'innovation (et elle innove en effet, mais n'invente plus jamais), je suis seul auteur, éditeur, sans public, sans frein, sans pa-

sion sous une certaine perspective est en réalité une mise en place sérieuse, une organisation lucide et réglée.

Sans doute cela n'est ni l'affaire du sens-commun, dont les exigences sont trop courtes dès que des notions abstraites pour lui voient le jour, ni celles de ses administrateurs, qui ne songent qu'à l'abuser et éditer des motions purement propagandaires, à l'effet de fumées, brumes, et envoûtements déléterés dont tous finissent par s'occire — mais qui fournissent des profits bien conséquents et palpables — bien qu'ils ne manifestent aucun bien véritable, positivement satisfaisant : que de la frustration, de la misère, de la toxicomanie et de la ruine.

En bref le bien et le mal, le faux et le vrai sont le lot commun, sauf que les jugements les considèrent différemment, et même en sens contraire. Cela ressemble à une blague nietzschéenne. Mauvaise pour les tenants de la matérialité triomphante qui hérite d'une confusion totale, bonne pour les esprits libres à qui échoit une perception sereine et joyeuse. L'heure de la sagesse a sonné...

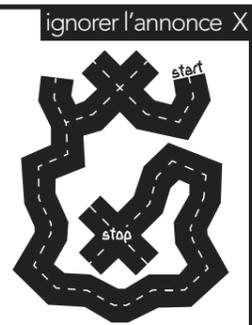
ré-
Mpc, projet ré-initiant l'aven-
ture de l'esprit. Essai consi-
dérant à donner envol à tout
ce que les arts, la poésie, la
pensée avaient élaboré sé-
parément, individuellement,
alors que cela est unitaire et
originaire, comme la philoso-
phie nous l'enseigne. Seule
la poésie fut la source d'une
inspiration, d'une vie, d'une
production et l'est encore.
Aussi le projet de mpc est
profondément poétique au
sens le plus large du terme.
En cela il ré-initie une aile qui
se déploie dans l'air vibrant
d'un matin. Cette onde qui
irradie ses vibrations fécon-
des n'est que l'onde initiale
qui est connue en tant que
mystère, connaissance in-
connue. Familière comme
rien ne nous est plus proche,
et pourtant aussi distante de
notre compréhension savan-
te qu'il est possible de l'être.
Un simple fil tiré des premiers
essais de Comte jusqu'à son
travail actuel donne beau-
coup à penser, mais surtout,
raison pour laquelle il attire
par un magnétisme crois-
sant, il offre du possible à
l'ambition, à l'entreprise, à
la cognition d'un monde qui
se renfle enfin de sa richesse
initiale, véritable, inviolée,

éternellement vierge, intoucha-
ble, inaliénable. On ne pollue
ni ne sauve la Physis. Comte l'a
toujours su.
S'il y a à construire et à vivre
doutant le projet comtien, ce n'est
pourant pas selon les normes
que la modernité a imposées.
Il s'en faut que nous puissions
déjà comprendre ce qu'il en
est effectivement. La mise
en pratique, fameuse pierre
d'achoppement sur laquelle les
plus grandes idées bronchent
et capotent, ne va plus être un
problème du tout. Parce que
cet aspect matériel va repren-
dre des proportions normales
et cesser d'être une obsession
première (comme ce le fut pour
Comte dont rien ne s'est jamais
financé que par lui-même,
prouvant d'ailleurs qu'il est
possible d'exister sans « être
financé » au sens numéraire du
terme). Inventer, découvrir, lais-
ser venir à soi un trésor enfoui
dans l'air, rien de cela ne table
sur un billet de loterie ou un
budget. Comte a vécu la per-
sécution de la cassette alimen-
taire. Et la vit encore. Gagner sa
vie, son pain, se sustenter ou
crever. Il a choisi crever. À petit
feu sans doute, mais ça ne va
pas tarder pour autant. Mais ce
court instant n'est pas gâché
par la perspective d'avoir à tout
nier pour « sur » vivre, abdicat-
ion d'existence.
Les artistes du passé vont ces-
ser d'apparaître comme des

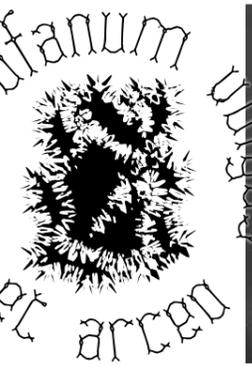
sortes de people choyés ou
torturés, se vautrant dans des
loisirs ou dans la gloire du mar-
tyr, des satisfactions d'amour-
propre infinies et perpétuelles,
dont les oeuvres inciteraient à
être soi-même un producteur
d'oeuvres. Le trèpe découvre
depuis quelque temps à quel
point il est facile de produire
quelque chose, et il se croit
artiste. En effet il est facile de
pondre un objet, une photo par
exemple. Ou une photocopie,
ou n'importe quoi. Il suffit, non
pas même d'un oeil, mais d'un
doigt. Un robot en fait autant.
C'est une autre chose d'être
confronté au devenir, ce qui n'a
rien à voir avec fabriquer des
objets. Le devenir n'est issu que
du dieu. L'homme peut, et doit,
ne pas s'opposer à l'irruption
du devenir: c'est autre chose.
Pas exactement un labeur.
Comprendre ce que les artistes
et les poètes ont fait par le pas-
sé ne s'obtient pas en étudiant
leur vie, encore moins en ten-
tant d'en reproduire le rythme
et sa production, le destin so-
cial. Il faut seulement recueillir
les oeuvres et les entendre, ce
que peu savent faire, même si
sur le fond les producteurs de
fond sont pillés sans pitié. Ce
qui conduit à peu de commi-
sération pour soi-même de la
part des pileurs. Prendre sans
comprendre est à plaindre. On
a toujours quelques fragments
à déchiqueter, mais on finit les



mais vides et tristes, désœu-
vrées.
Les mains d'mpc s'ouvrent et
de leurs paumes ruisselle un
monde vivant et heureux, bien-
faisant et généreux qui veut
donner, plaire, encourager, for-
cer à sourire et à danser les plus
rétifs et les plus renfrognés. La
tête dans les nuées, Comte se
fait chuchoter des indices par
les dieux eux-mêmes, dans une
enquête qu'il mène au coeur
du réel.
Comme le clamaient les idéa-
listes allemands, la poésie est
la grande institutrice de l'hu-
manité, et c'est à ses leçons
que nous avons été le plus as-
sidus, têtes fort distraites pour
le reste. Nous roulons avec
une désinvolture qui ne peut
qu'être source de oh! et de
ah! par-dessus philosophie,
arts, sciences mêmes, et nous
nous posons en équilibre mi-
raculeux sur une branche aussi
fragile que notre vivacité est
légère — sauf à compter sur la



sève de l'arbre, qui sait d'un
savoir ancestral, o combien
vénérable, que ses plus fai-
bles rameaux doivent assie-
bler finesse et vigueur pour
garantir le plus grand dé-
veloppement de la ramure
dans l'air.
Cette légèreté est jeunesse.
Grâce. Ne se vantant pas
d'être « jolie et élégante »,
mais portée par un essor li-
bre, clair, joyeux, sûr de soi,
éloigné des préoccupations
du calcul, orientée vers le
plaisir. Cela ne se réfute pas,
ce n'est ni une opinion ni un
système, c'est du coeur qui
bondit, ce n'est pas la même
chose qu'avoir tort ou raison.
Allez raconter à l'oisillon au
nid qu'il a tort de piailler avec
autant d'enthousiasme, et
qu'il devrait jeter un oeil sur
ses aïeux dont les corbeaux,
ayant mangé leur cervelle et
leurs yeux, ont laissé, en bas
sur le trottoir, pourrir la car-
casse; vous allez l'intéresser.



Giga

est bel et bien une idée
« nouvelle », c'est-à-dire un
produit des temps modernes.
Une idée incongrue, bizarre,
drolatique et même grotes-
que, dont la provenance est
confuse. C'est toute sa force
de surgir ainsi d'on ne sait
où, mais c'est aussi son tort
le plus constatable : il n'est
qu'un pis-aller, un expédient;
rien de profond, de juste,
seulement de l'efficacité
pratique, un vtiatique pour
un autre temps qui, lui, aura
son assise véritable, nous le
soupçonnons.
Il est aussi, et en ces sens,
typiquement français. Les
Français ne sont pas philoso-
phes. La meilleure apparition
de la philosophie (et pas que
là) en France, s'appelle la mo-

rale : « philosophie » au sens
de comportement, — avec
ses adages, ses sentences, ses
aphorismes, ses proverbes et,
finalement, ses bons mots.
Les Français sont romanciers,
chorégraphes, hâbleurs, cou-
turières, cuisiniers... et surtout
spectateurs. Ils s'entendent,
et à leurs yeux en tout pre-
mier lieu, à draper l'illusion du
jour et à mijoter la sauce de
l'instant; le charme est leur af-
faire, et ce n'est pas une mi-
ce affaire. Combiner, associer,
farder, arranger, mettre en
scène, ficeler... les prestiges,
les illusions, les spectacles et
les figurations de tout ordre,
il n'y a, en Europe, que les
Italiens pour leur en remon-
trer dans ces matières!
On aura tort de sous-estimer
cet art des vapeurs colorées.
Il y a beaucoup de science
et d'inspiration, et aussi une
manière de faire surgir les
époques, qui ne manquent ni
d'audace, ni de prouesses vé-
ritables. Les bulles de savon
que sont les médias français,
le journalisme, s'entendent à
sculpter les contours du réel,
toujours plus vrai que nature,
et ce n'est pas rien.

Il y a un lien secret entre la
superfluité (hyperfluide) fran-
çaise et la métaphysique tude-
sque (dense et profonde),
un antagonisme fondamental
très fécond. L'un passionne
l'autre, abreuve l'autre de
principes ou d'observations.
Le monde naît ainsi. Mais il
n'y a, finalement, en vérité,
aucun rapport direct décela-
ble. Et vouloir le débusquer
serait vain autant qu'indiscret.
Il faut laisser jouer les choses
là où elles le souhaitent; le
secret les préserve.
Ainsi le principe de Giga est
aussi éloigné de la philoso-
phie allemande qu'un foulard
d'un poème. Il a plus à voir
avec Rabelais et la Comedia
del Arte qu'avec de savantes
ratiocinations. Mais il les ac-
cueille favorablement, com-
me tout ce qui peut gonfler
son immense bedaine d'un
vent de plus (selon lui); il s'en
gausse, rote et pète, sourit
gentiment et dit : encore!
Son rire est communicatif, il
est joyeux comme un enfant,
ne pense qu'à s'amuser et à
séduire et puis, à l'occasion,
il ne craint pas d'être cruel.
Ses dents sont pointues. Il y

pschittologie 2 : douche de pierres, ou... envisager?

Victor Cousin, philosophie
d'État; réponse angoissée,
armée contre l'idéalisme,
mais pas seulement : lever de
bouclier contre la métaphysi-
que au sens propre. Cela n'a
l'air de rien, mais va demeurer
une tradition en France
depuis Cousin, la haine de la
métaphysique. Heidegger va
soigneusement comprendre
cette haine, cette vexation, ce
pli français d'une exaspération,
horripilation anti-philosophi-
que qui en France conduira
à la défigurer, comme la poé-
sie d'ailleurs. En un sens qu'il
faut désormais comprendre,
Cousin en retranchant la pen-
sée d'elle-même va faire tout
bien des hommes, mais aura
l'utilité d'ouvrir la parole douce
et compréhensive, patiente,
consolante de Heidegger, qui
nomme à nouveau la voie pro-
prement philosophique que la
pensée peut reprendre, toute
consciente de ses fourvoie-
ments nécessaires, dont rien
n'est à déplorer.

Les hommes n'ont plus rien
à faire des états. Est-ce à dire
qu'il faut entrer dans les insti-
tutions et les brûler de fond
en comble? Surtout pas. Il faut
en prononcer l'inanité et, aussi
doucement qu'Heidegger
enseigne la philosophie, en re-
cueillir pieusement les pièces
pendant qu'elles se défont,
d'en tirer toute l'instruction
possible. Calme et maîtrise.
Le fer de lance de la science
pseudosophique cousiniste
sera l'éclectisme. Trier, amal-
gamer le vrai au vrai, évincer le
faux, cette recherche compo-
sitiste, syncrétique (pourtant
d'abord prudemment blâmée
dans les écoles antiques) re-
cule devant la nécessité d'une
approche originelle. Ce sont
les états, qui commandent aux
pédagogues payés par eux,
qui les somment de ne faire
que des arrangements superfi-
ciels leur permettant de tenir le
temps d'un mandat, subvenir
aux « progrès » des techniques,
un point c'est tout. La police

de la pensée veille. Les cham-
boulements ne sont pas les
bienvenus... Mais aujourd'hui
ce n'est plus de troubles pro-
venant de déstabilisateurs ou
autres qu'il est question — en
fut-il, il n'y en a plus. C'est de
la décomposition de l'édifice
dont nous sommes les témoins
impuissants. L'éclectisme n'est
peut-être pas plus ridicule que
le reste. Sous la lumière du
surpotentat physico-électro-
nique réel Giga, tout ne vient
plus que comme la synthèse
triée nommée totalité de
l'étant, notre « nature », encore
si très singulièrement. Ce
n'est plus de l'éclectisme, mais
l'éboulement d'une comiche
neigeuse immense qui produit
cette avalanche inopinée. À
force d'empiler, d'empiler... Au
lieu de prendre une douche
de pierres, comment recueillir
une manne?
Où reconnaît-on la main de
l'état le plus sûrement? Dans
le thème de l'hygiène (la sa-
lubrité). Tout doit être sain.

L'état, c'est la manie de la
propreté physique et morale,
avec le clodo comme contre-
point. Une dimension fourrée
dans une impasse dont on n'a
aucun besoin, sinon comme
modèle de l'insanité suprême,
érigée en hygiénisme hystéri-
que : Par quel miracle nettoyer
l'âme enfin? Quel potion, les-
sive, parole magique, la rendra
comme un sou neuf, débar-
rassée de ses malpropretés,
scories, qui ou quoi va la puri-
fier intégralement? Ne recon-
naît-on pas une interprétation
délirante du platonisme et
de ses visions idéales? Est-ce
cela, l'idéal : le vrai, le bien, le
beau défauts de tous défauts,
rendu à l'état absolu? Est-ce
cela l'absolutisme d'état, une
névrose épurante jusqu'à l'ab-
surde? Il faut croire. Il y a bien
de l'abus à façonner du quo-
tidien avec les systèmes des
philosophes. Il faut être sage
pour organiser son monde,
mais non pas vouloir faire du
monde une expression ou un

modèle de la sagesse.
Aujourd'hui que l'univers prati-
que est lancé sur un rail qui ne
se démentira plus, la sagesse
peut revenir à elle-même.
L'état prussien a toléré, qu'il
l'ait voulu ou non, ses philoso-
phes qui l'ont dépassé. Il n'est
plus temps de faire exercer la
police de la pensée s'appli-
quant automatiquement aux
cervelles qui ne peuvent la
transgresser, mais laisse libre
champ à ce qu'elle ne peut
plus atteindre, faute de pou-
voir seulement l'apercevoir.

Giga est la réponse ultime à
une demande constante qui,
malgré son absurdité mille fois
prouvée, n'en demeure pas
moins une attente pleine de
hantise, obsédante, viscérale
— féminine. Giga est la Grande
Sûreté, le vrai absolu, le total
garanti impec ultra certain. Le
full programme. Il n'y a rien de
plus immanent, général, inté-
gral, idéal et practal en toute
globalité, unitaire, embrassant

enfin le tout du Tout, du Tout
au tout. Rien ne dépasse, n'ex-
cède Giga, n'existe en dehors
de lui sauf le vide
et le néant, dont on
peut aussi prétendre,
pendant qu'on y est
que, tant que ces
abstractions peuvent
être connues, elles
relèvent tout autant
de Giga. C'est com-
me ça.
En même temps Giga
bien sûr s'évapore
entièrement, pour
ne laisser plus régner
que... que... quoi?
La pensée? Alors
revient Giga, renais-
sant de ses cendres
pour un autre cycle...
Au-delà de ses muta-
tions, que deviendra
Giga, qu'en sera-t-
il de lui? Il faudrait
être autre chose que
lui pour l'envisager.
Envisager.

enfin le tout du Tout, du Tout
au tout. Rien ne dépasse, n'ex-
cède Giga, n'existe en dehors
de lui sauf le vide
et le néant, dont on
peut aussi prétendre,
pendant qu'on y est
que, tant que ces
abstractions peuvent
être connues, elles
relèvent tout autant
de Giga. C'est com-
me ça.
En même temps Giga
bien sûr s'évapore
entièrement, pour
ne laisser plus régner
que... que... quoi?
La pensée? Alors
revient Giga, renais-
sant de ses cendres
pour un autre cycle...
Au-delà de ses muta-
tions, que deviendra
Giga, qu'en sera-t-
il de lui? Il faudrait
être autre chose que
lui pour l'envisager.
Envisager.

enfin le tout du Tout, du Tout
au tout. Rien ne dépasse, n'ex-
cède Giga, n'existe en dehors
de lui sauf le vide
et le néant, dont on
peut aussi prétendre,
pendant qu'on y est
que, tant que ces
abstractions peuvent
être connues, elles
relèvent tout autant
de Giga. C'est com-
me ça.
En même temps Giga
bien sûr s'évapore
entièrement, pour
ne laisser plus régner
que... que... quoi?
La pensée? Alors
revient Giga, renais-
sant de ses cendres
pour un autre cycle...
Au-delà de ses muta-
tions, que deviendra
Giga, qu'en sera-t-
il de lui? Il faudrait
être autre chose que
lui pour l'envisager.
Envisager.

l'enseignement de Heidegger

Ce que le professeur Heidegger
prodigue ne lui sera jamais par-
donné. Avec son enseignement,
où le livre imprimé trouve sou-
dain tout son sens, deviennent
superflus et même nuisibles,
penseurs de philosophie,
d'art, d'histoire, de science, toute
pédagogie en général se trouve
enfin parfaitement insignifiante.
Il n'y a pas la philosophie de
Heidegger et de celui-ci et de
celui-là, il n'y a plus alors que la
philosophie elle-même, et enco-
re n'est-elle aperçue que depuis
un endroit qui n'est déjà plus
elle, ou bien la philosophie dans
sa vérité, ou bien le dépasse-
ment de la métaphysique, dans
tous les cas plus la philosophie
des filousophes.
Tout le monde, sans préparation,
à condition d'en fournir l'effort,
est en état d'accéder à ce qui est
à apprendre ainsi et qui instruit
au-delà de tout ce qui a pu ins-
truire jusque-là.
Ce qui est uniquement consi-
déré est la mobilisation de l'étu-
diant vers le connaître authenti-
que. Les livres aussitôt, le savoir
qu'ils recèlent vraiment, offrent
leur manne à tous.
La masse intellectualiste, juriste,
archiviste peut bien continuer à
soutenir son pouvoir non fondé,
plus fondé, jamais fondé par sa
constitution commercialo-mi-
litarisée et sécurisée, elle peut
bien étendre son gigantesque
paravent devant les possibili-
tés réelles qui surgissent dans
l'enseignement autonome des
cours publiés de Heidegger; ce
masquage artificiel et laborieux
se rétrécira toujours et perdra
inéluctablement son opacité —
car la force ne soutient jamais la
faiblesse éternellement.
Au contraire, cette dissimulation
ne laisse filtrer vers l'enseigne-
ment du bon maître, que ce
qui a mérité de le recevoir. La
fausseté et l'illusoire, qui n'ac-
cueilleront plus qu'une bien triste
cette pensée sublime et simple
à s'imposer naturellement par
dégagement du faux, comme
une inondation se retire et laisse
paraître ce qu'elle recouvrait.
Tous ceux qui en ont conscience
en frissonnent d'excitation! Enfin
quelque chose qui existe, enfin
une réponse à l'éternel gâchis de
toute tentative de création.
Les instituts, les collèges, les
grandes écoles ruinés vont tom-
ber en poussière, même si cela
demande un millier d'années.
Justement, le temps importe

peu; sauf qu'on aimerait voir
cela se produire vite. D'un côté
un tel bouleversement serait une
catastrophe contre une sorte de
stabilité qui est nécessaire; ce
changement requiert patience
et prudence. De l'autre on étouffe
de tant de prestigieux avatars
de la nullité triomphant depuis
trop longtemps et l'on aspire de
toute son âme aux métamor-
phoses les plus précipitées.
Ce n'est pas pour rien que
Heidegger et Nietzsche
voyaient en la France la patrie
d'un possible ébranlement de
cette sorte; la RevFra, tout autant
affectueuse, avait donné à croire au
miracle de tels déclenchements,
tourments.
Mais tant que les lecteurs de
Heidegger ne se multiplient pas
naturellement dans le sens de
sa parole — qui n'est que notre
parole à tous, enfin, répétons cet
enfin, prononcée justement et
depuis son origine fondamen-
tale, parce que ces gens qui de-
viendront ces lecteurs-là n'auront
pas d'alternative — rien ne saura
s'accomplir.
Quels que soient les courants
qui appellent l'air frais, il n'en
demeure pas moins que les pre-
miers à les rejoindre ou à vouloir
les exploiter au plus vite sont
toujours les pires. Ils ne savent
rien d'autre que quelques for-
mules adéquates et guettent la
révulsion de la jeune pulsion en
pure économie.
On peut dès lors déduire que
l'enseignement de Heidegger
ne permettra pas ce genre de
malversation, ou bien que, si ces
méaventures se produisent ou
se produisent déjà comme elles
se sont produites avec l'« existen-
tialisme », elles ne seront que des
épisodes préliminaires, négatifs
dans leur déroulement mais po-
sitifs sur le fond (en maintenant
les écrits et leur préoccupation
dans les rets de l'actualité malgré
tout) amenant graduellement
cette pensée sublime et simple
à s'imposer naturellement par
dégagement du faux, comme
une inondation se retire et laisse
paraître ce qu'elle recouvrait.
Tous ceux qui en ont conscience
en frissonnent d'excitation! Enfin
quelque chose qui existe, enfin
une réponse à l'éternel gâchis de
toute tentative de création.
Les instituts, les collèges, les
grandes écoles ruinés vont tom-
ber en poussière, même si cela
demande un millier d'années.
Justement, le temps importe

Demandez notre hors série exceptionnel !

le livre à dit-peux-je

Lassitude, amertume, aigreur, découragement, tristesse, fatigue, répétition, usure marquent la toute dernière livraison de la collection célèbre. Est-ce à dire que la série s'essouffle, bronche, sent le sapin?

de Vautréamont, le directeur de la collection : « *Tout est vraiment charmant, irréprochable, bien intentionné, délicat en ce monde, aujourd'hui; on passe pour un mauvais coucheur qui chie dans la soupe, à toujours vou-*

tié crevé nous donnant la chasse en hurlant, serait plus déferrent que tous ces flics qui nous abordent d'un "bon-jour!" tonitruant et sympa à tout anéantir. Seulement, cela ne se voit guère et se discute encore

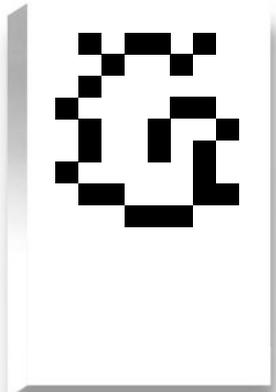
léger comme un bristol, une invitation, un faire-part, le la2p ne fait pas le poids mais... la mesure.

Sans doute; mais, avec le dégageant de ce parfum de tombe, le livre à deux pages exhale le vrai fond de sa nature grouillant de vers et de pourriture. Ça prend le nez. Faut-il le désodoriser, le couvrir de parfum? Quoi qu'il en soit, avec le LA2P, on « sent » quelque chose.

Les deux pages du livre agonisant sont saisissantes de vérisse littéraire. Le livre est là dans sa présence organique. Le livre mourant vit en lui. Il n'a plus que deux pages, les dernières, bientôt plus qu'une, puis rien. Il aura tourné sa dernière page. Plus personne n'a le courage de regarder le livre en face, gémissant ses derniers soupirs pathétiques sur le bas flanc d'une geôle; tout le monde hurle qu'il est dans une forme et une liberté sans précédent, pour brandir sa santé fictive tout en liquidant son règne.

Citons cette forte expression

loir tout critiquer, tout blâmer. Mais en y regardant à deux fois, tout est archi moche et pire, dégueulasse, de chaque



détail de ce qui nous entoure, cela baigne seulement dans une sorte de sirop bêtasse, benêt, bon enfant, d'une forme de gentillesse rieuse et bien innocente en apparence. Cette aménité est en fait une incroyable saloperie puante. N'importe quel chien à moi-

moins, parce que le cool est obligatoire et surveillé par chacun en soi et dans les autres. C'est immonde. À vomir.

Lorsque les gens de mon espèce auront définitivement disparu et que plus aucune critique un peu véritable n'aura lieu, tout ira plus facilement, bien plus facilement. Seulement l'essentiel aura vécu. Je ne parle que depuis tant de belles voix qui auront résonné pour elles-mêmes, et en vain pour le monde, un monde imbu de lui-même et qui se targue d'en être l'héritier, de cette splendeur qui lui est si étrangère dans son origine!

J'en viens à lâcher prise, après tout, qu'importe. C'est comique et douloureux de voir les plus démunis se hisser au rang d'artistes et de penseurs. Je ne suis pas le premier à qui ça arrive... mais bientôt il y aura un dernier.»

demandez nos LA2P

LLADP078
LLADP079
LLADP080
LLADP081
LLADP082
LLADP083
LLADP084
LLADP085
LLADP086
LLADP087
LLADP088
LLADP089
LLADP090
LLADP091
LLADP092
LLADP093
LLADP094
LLADP095
LLADP096

Joybringer
Violante Claire
Philippe de la Guépière
Hortensia Dulac
René de Cessandre
Jean Theuvel
Personne

D. A. F. de Sade
Ève-Yvonne Ridet
Jane Laffont
Jean-Louis Poulard
D. Devaux & H. de Poulay
Sam Regard
Laponéon
Yves-Marie Leblanc
Hermann Kontrakt
Tamilla Hot
L'indestin

J'aurai fesse queue j'ai plu
Dimanche trois février
Gallimatia
Boïtolette
Trop déconcertant pour le lecteur
Derechef
Quelqu'un
Le vide-pensée
Vie de Rais
Les chwinghommes
Good morne
Le placard d'entrée
L'ahuri
Purula la maudite
Laponiésies
La neige de New York
Crabe cuit
Le parafer et l'endis
Ralf Müller

le salon du la2p

Le salon du livre à deux pages sera une occasion, pour les professionnels comme pour les aficionados du LA2P, de se rencontrer et de partager leurs expériences de la lecture et de l'écriture, lesquelles, comme il est notoirement spécial avec LLA2P, sont la même chose. Les retardataires, les aises-bien, ne gagneront rien à arracher les pages excédentaires, superflues de leurs ouvrages à trop de pages; ils ne seront point admis à participer, grâce à leurs sombres mutilations, à ce salon.

Le LA2P, un truc sans lendemain, un gag à la petite semaine, un sarcasme, une parodie, une plaisanterie peut-être profonde mais stérile, entre concours Lépine, fusil à tuer dans les coins, couteau sans lame ayant perdu son manche et vanne surréaliste? Ce n'est certes pas une coïncidence si le LA2P se revêt de tous les caractères de l'insignifiance et du dérisoire. Nous en avons longuement et précisément parlé à plus d'une occasion. Le jugement qui devrait s'abattre sur maints exemples de « l'art » ou de la « littérature », catégories épuisées qui font les malines, clinquer leurs squelettes en des tortillages très sérieusement ennoblis par l'attention institutionnelle, ce jugement s'abat sur le LA2P comme la foudre sur un paratonnerre. Nous sauvons, quelques secondes de plus, en ses apparences, le monde qui n'en a cure ni connaissance; mais c'est notre dignité spécifique d'agir dans l'ombre, sans récompense, toujours ignorés ou mieux, dédaignés. Est-ce par goût pour l'atrocité la plus répugnante que nous la défendons et lui conférons l'aspect du subtil, du délicat, de la finesse? Non, c'est par pudeur, par politesse envers nous-mêmes. Nous faisons semblant (et finalement avec tout le monde) de trouver l'ordure magnifique, amusante, féconde, brillante et drôle. Cela nous est reproché, comme le reste, comme un déshonneur, une lâcheté qui nous serait particulière. Peu importe. Nous grandissons en beauté et en splendeur par la dimension éthique, dépouillée, du LA2P. Ce dernier devient le livre dans sa vérité déchamée, misérable, au bord du gouffre. Tout le vocabulaire devient débris et bribes de titres, de « quatrième » de couverture du LA2P. Nous implorons la venue du logiciel

qui vomira LA2P sur LA2P. Cela s'appellera la borgesse.

Pour toute une armée de chancres, de cancrelats, le livre serait une affaire très importante, industrie, économie, foule d'acheteurs et de producteurs, un marché. En comparaison de tant d'utilité et de faits, le LA2P ressemble à une risible crotte de mouche, indifférente, ridicule que l'on peut passer, encore par grande tolérance et mansuétude, à son éditeur, puisqu'il est invisible de toute façon.

Malheureusement pour ces champions du solide et du concret, le livre n'a jamais rien eu à voir avec une industrie reproductrice, sinon par un regrettable accident dont nous constatons aujourd'hui les désastreuses conséquences scrupuleusement passées sous silence. Au point que cette zone d'ombre embarrassante se réduit à notre présence exclusive. Le livre n'a rien à faire du nombre et de la production. Comme chose de l'esprit, la quantité de ses copies n'est en rien significative de sa parole. Au contraire, plus il se répand et plus il s'étale, s'indifférencie et disparaît. Le livre a sa qualité propre dans la rareté, la clarté, la justesse, la splendeur du dire. Rien ou peu à voir avec un produit, une marchandise.

Bien sûr ils la clament tous, cette Très Grande Priorité du livre et de son texte, sans parler de son auteur, personnage grotesque sur lequel nulle pression ne doit s'opérer au moment unique, sacré, de l'écrire. Seulement cette importance n'est en vérité que très secondaire dans la pratique, voire inexistante. Le livre se passera bien de tout ça, texte, auteur; que des problèmes, des difficultés qui en fin de compte ne changent rien à rien. Le livre est superflu à lui-même, en tant qu'article! Il est bien une très insigne circonstance de l'industrie. Son emblème? Un LA2P avec un gros G sur la couv!



TXI est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016 - VI

